

surbaissé, avec un poteau sculpté dans les premières travées. Autour, un jardin où pousse un arbuste, l'*iboga* ; devant, un espace déblayé où les fidèles s'assoient en carré : le *zimba*. Celui qui circule la nuit entend des musiques, tambours et harpes ; il voit les temples illuminés par un grand feu central et éclairés de lampes tempête ou de lampes à pression. S'il pénètre dans le temple, au milieu de la fumée odorante dégagée par les torches de résine d'okoumé, il verra des hommes et des femmes habillés d'étranges robes brodées de galons, dansant parfois autour d'un homme ou d'une femme assis, à demi inconscient et visiblement drogué. Au fond, sur une estrade ou derrière une barrière, l'orchestre : tambour, poutrelle de bois dur crépitant sous des baguettes et, au milieu, une cithare richement parée. Aux murs sont fixées des images inattendues, allant des vierges de Saint-Sulpice aux photos de stars. Deux nuits de suite, parfois trois, la cérémonie reprend dans les chants, la musique et la danse.

On a l'impression, d'abord, d'un catholicisme dérisoire. Des motifs décoratifs inspirés de la croix reviennent souvent, les ornements des officiants font songer à des aubes ou à des surplis. Genuflexions et signes de croix marquent les déplacements. Mais l'atmosphère de piété est intense et il ne s'agit pas d'une mascarade, mais d'atteindre Dieu.

Pour les non-initiés ou pour les Blancs, une auréole de mystère entoure le bwiti. Les rites d'origine, ceux des Mitsogos des montagnes, sont encore cachés, mais aujourd'hui les Fangs ne dissimulent pas leurs cérémonies. On dit bien qu'il y a des rites mystérieux en brousse et cela est probable. On dit aussi que des crimes y sont accomplis, tout est possible dans une religion où la drogue joue un grand rôle et où le rêve et la réalité se mêlent inextricablement. Cependant la plupart des desservants acceptent de discuter de théologie. Les bwitistes adorent Mebeghe Dieu-créditeur, Nzame l'éducateur des hommes et une divinité féminine mère de l'humanité. Tout cela formulé en termes assez vagues pour se couler dans le moule de la doctrine chrétienne et pour rester en même temps conforme à ce que l'on sait des croyances anciennes des Fangs. C'est probablement une victoire du christianisme que cette focalisation sur Dieu de ce qui était, semble-t-il, à l'origine, un culte d'ancêtres. Nos théologiens bwitistes ne s'embarrassent pas de détails : certains n'expliquent-ils pas que la première incarnation de Dieu, Adam, ayant péché, il fallut une seconde incarnation, Jésus, pour compenser. La divinité féminine fang, Nyingone, devenue Eve pécheresse, dans un premier stade, prit ensuite l'aspect de Marie, mère de Jésus.

La liturgie manifeste aussi une volonté de reconstruction systématique. Des nuits de prières (*gozé*) se tiennent en général en fin de semaine, le vendredi

13 AVRIL 1986

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

N° : 20 041

Cote : B, ep 2.



les stupéfiants au service de la religion

LE BWITI

PAR JACQUES BINET ET CHRISTIAN VALBERT



et le samedi soir. Après le passage au *zimba*, où chacun fait sa confession et se maquille en blanc pour montrer sa mort symbolique, son appartenance au monde des esprits, le maître de cérémonie expose le but de la cérémonie du jour. Dans les temples, des danses diverses accompagnent les chants et les rythmes musicaux. Tantôt un danseur brandissant une torche mime, en tourbillonnant, le pèlerinage spirituel de l'être venu au monde après passage dans l'orifice du poteau central, tantôt des gestes évoquent la mort, condition de la création et de la résurrection. Au début, des rites marquent l'entrée dans la communauté : mains croisées et balancées, enjambement, prosternements devant le poteau.

Le rite varie à l'image du calendrier liturgique catholique : Noël, Pâques, la Toussaint sont les temps forts dans le bwiti fang. Le début de la saison sèche est également marqué par des cérémonies.

Visiter le "village de Dieu"

Mille éléments antiques subsistent pourtant. Faut-il parler d'un animisme sous-jacent ? La cithare est le siège d'un esprit. Son nom a été révélé à un fidèle au cours d'une hallucination, et l'on grave une plaquette de bois (*ngoua*) comme représentation ou symbole de l'esprit. La cithare parle et certains entendent par moments son langage. Accompagné de deux acolytes, l'un tenant *ngoua* et un bougeoir, l'autre jouant d'un hochet, le cithariste fait en procession le tour du temple et de ses abords en saluant tous les points importants : les portes, le poteau, le feu, le *zimba*... Chacun s'agenouille au passage de l'instrument, faisant un signe de croix ou ouvrant les mains pour capter la bénédiction ; le recueillement des visages est admirable.

La drogue hallucinatoire elle-même n'est-elle pas habitée par un esprit ? On emploie les racines d'*iboga* râpées, plus rarement infusées, excitant à faibles doses, hallucinogène à fortes doses. La drogue est le cœur même du bwiti. *l'iboga*, dit-on, est née du corps du Christ au tombeau ; on est bien près d'un avatar de la divinité. A chaque cérémonie, une pincée de drogue est distribuée à tous les assistants avec des gestes et dans une atmosphère qui évoque la communion catholique. Mais, en certaines oc-

casions, un fidèle décide de manger le « bois amer » : ce n'est plus d'une pincée qu'il s'agit, mais d'assiettées. Toute la nuit, un soigneur l'en gave, lui faisant des massages, des exercices respiratoires, lui versant dans les yeux des liquides qui font voir l'invisible.

On se trouve devant une attitude magique : le dévot n'attend pas d'être ravi en Dieu, comme les mystiques occidentaux, il veut forcer la frontière du divin et, par l'hallucination, visiter le « village de Dieu ». A côté de ceux qui veulent voir pour connaître l'autre côté des choses, le plus grand nombre veut aller chercher là-bas des remèdes aux maux du corps ou de l'âme, des solutions aux problèmes de la vie quotidienne. C'est ainsi qu'angoissé par les échecs où le menait sa prise de position politique contre le pouvoir établi, un fonctionnaire allait demander la voie à choisir.

Le rôle de la musique et de la danse est bien dans la tradition négro-africaine. Danses peu expressives, simples trémoussements et piétinements, comme la plupart des danses africaines, mais ces mouvements monotones, constamment répétés, mettent les sujets dans un état proche de l'hypnose. Ajoutons le manque de sommeil, la fumée de la résine d'okoumé et le mouvement des flammes ; il n'est pas nécessaire que la boisson intervienne pour que les assistants soient près de la transe sacrée. Cela est bien loin des coutumes occidentales, encore que les vieux cultes de Dionysos aient été dans la même ligne. Ce mélange du sacré le plus insoutenable et du profane le plus trivial est d'ailleurs classique dans les cérémonies africaines.

Seul juge de la vérité religieuse

Faut-il voir dans le bwiti une revendication de l'homme contre la société ? Les auteurs français ont cru voir, dans les syncrétismes en général, un rejet de l'Occident, de son autorité et de sa religion. Cela ne paraît pas évident pour le bwiti actuel. La méfiance était probablement plus grande au temps où l'administration coloniale s'efforçait de stopper les progrès du bwiti. Mais, actuellement, l'accueil est presque partout aimable, la discussion facile et la tolérance évidente.

Le rejet de la société fang traditionnelle est plus marqué ; ce ne sont

qu'imprécations et précautions contre les sorciers et leurs fétiches, contre le culte des ancêtres et de leurs reliques. Un dignitaire devant qui je tentais de prendre la défense de la civilisation ancestrale me répondit tout sec : « Tout ce que savaient nos ancêtres, c'était boire et manger les hommes. » Un tel mépris du passé est inquiétant. Il est probablement excessif, aussi excessif en son genre que le romantisme créé autour de la négritude. Il est sûrement crucifiant et il faudrait que ces hommes se réconcilient avec eux-mêmes.

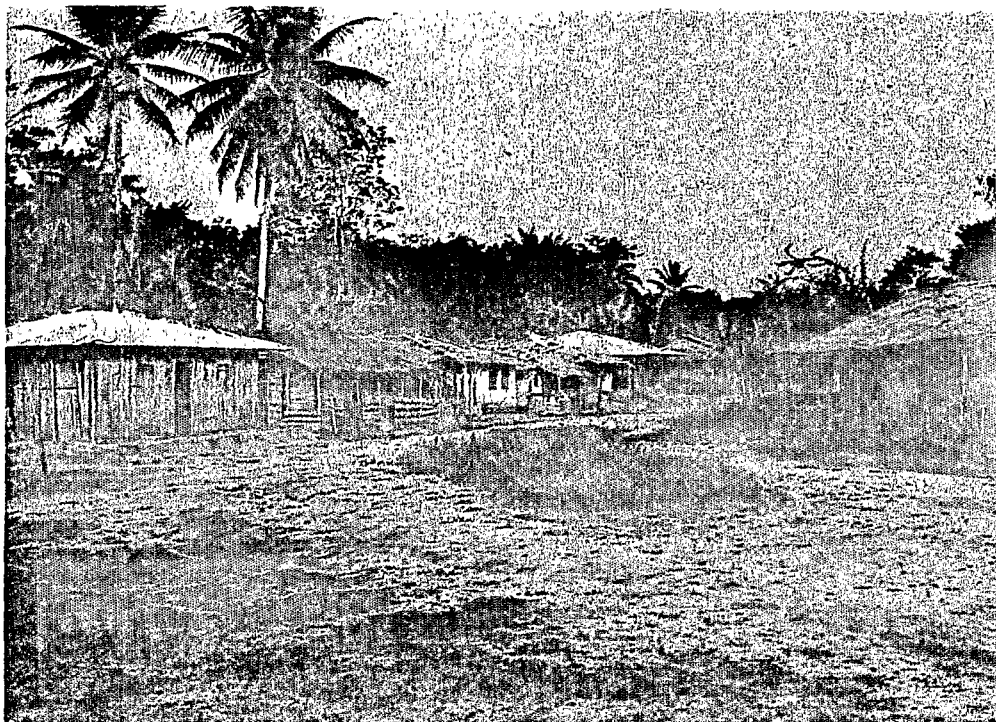
Mais, en fait, ce n'est pas contre telle société que s'élève le bwiti, mais contre toute société, quelle qu'elle soit. Chacun, en effet, doit avoir sa vision personnelle du divin. Chacun, à son initiation, ou plutôt à ses initiations, car il y a des degrés, doit manger jusqu'à ce qu'il ait eu des visions : le parrain et le soigneur les lui font raconter et dosent la drogue selon sa progression. Ces rêves ne sont jamais racontés en public. « Ils ont coûté trop de peine pour que l'on puisse les communiquer à d'autres. » Dans ces conditions, on peut s'étonner qu'il se dégage de toutes ces visions individuelles une unité suffisante pour que le culte bwiti subsiste. Il est probable que chacun voit ce qui lui est apporté par un inconscient nourri de contes et de rites traditionnels : leur vision reflète ce que leur culture leur avait fourni. D'où l'homogénéité générale et l'accord de base entre tous.

Cette volonté orgueilleuse d'expérience personnelle est nettement éprouvée, puisque plusieurs bwitistes, se moquant de ma foi catholique qui me contraint à croire ce que je ne comprends pas, se disaient plus scientifiques : nous, disaient-ils, ne croyons que ce que nous voyons.

L'individu dans son hallucination étant le seul juge de la vérité religieuse, on ne saurait s'étonner de la prolifération des sectes. L'anarchie particulièrement marquée des Fangs y trouve son compte : le nombre de prophètes fondateurs de rites est considérable. Toutes les déviations sont d'autant plus faciles que l'effort d'explicitation rationnel a toujours été médiocre. L'importance accordée aux états psychologiques crépusculaires accroît cette difficulté de communicabilité. L'ésotérisme conscient s'y ajoute. Dignitaires et fidèles ne s'inquiètent guère d'explicitier leurs dogmes, de clarifier les symboles qu'ils utilisent, de veiller à la diffusion exacte de leurs messages.

Etirés le long d'un sentier, les villages paraissent fragiles en face de la puissante forêt (ci-dessous, en haut). On comprend l'angoisse des hommes et l'aspect dramatique de leurs efforts pour atteindre le divin. Page de titre : par le maquillage blanc, les initiés montrent qu'ils sont morts et ressuscités, mais leurs visages avouent plus de tension que de sérénité. Drame de la destinée personnelle, drame aussi de la destinée collective de l'espèce humaine. Les danses individuelles et les processions en groupe marquent le double aspect des rites. Et pourtant, le sacré reste familier, personne ne se croit obligé de prendre une attitude guindée dans le temple : une mère peut y dorloter son poupon (ci-dessous, en bas, à gauche). On sait bien que les gestes rituels ne sont que des symboles (ci-dessous, en bas, à droite).

Dans plusieurs rites, même, le langage, moyen de communication par excellence, est attaqué. Des traditionalistes chantent des morceaux en *tsogo*, marquant ainsi leur souci de rester liés à la tradition d'origine. D'autres traduisent tout en leur langue, pour ne pas se séparer de leur communauté linguistique habituelle. Mais des voyants ont ramené de l'au-delà des mots inédits dont certaines sectes saupoudrent leur conversation. Ajoutons à cela le mépris qui peut naître parmi les saints à l'égard des pêcheurs, la crainte, si fréquente en Afrique, des sorciers et du vampire invisible qu'ils abritent et qui se nourrit de vies humaines. Il n'y a plus à s'étonner alors de voir, comme je l'ai vu, une famille en armes surveillant la route et les maisons voisines. Sous l'influence d'un des leurs, probablement plus imaginatif, cette poignée d'hommes, de femmes et d'enfants avait développé à l'extrême un symbolisme liturgique et forgé une théologie nouvelle : la divinité féminine des autres, *Nyingone*, était devenue une dangereuse sorcière qui avait décapité leur ancêtre.

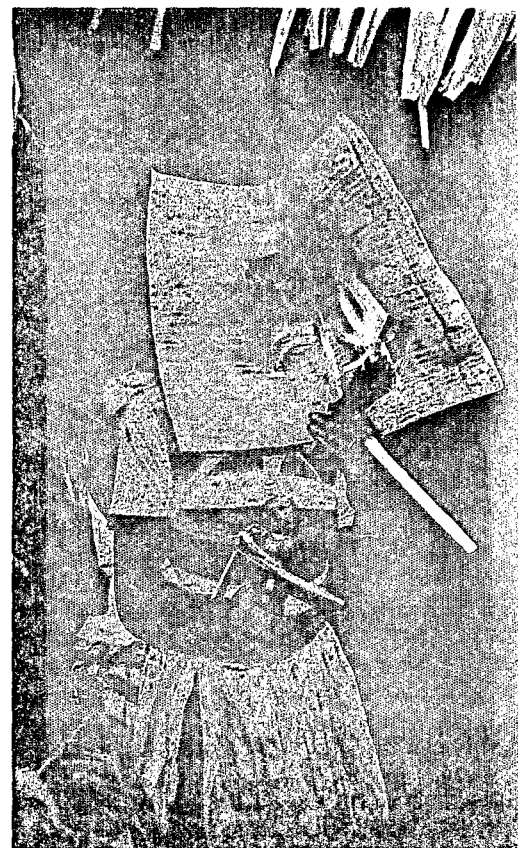
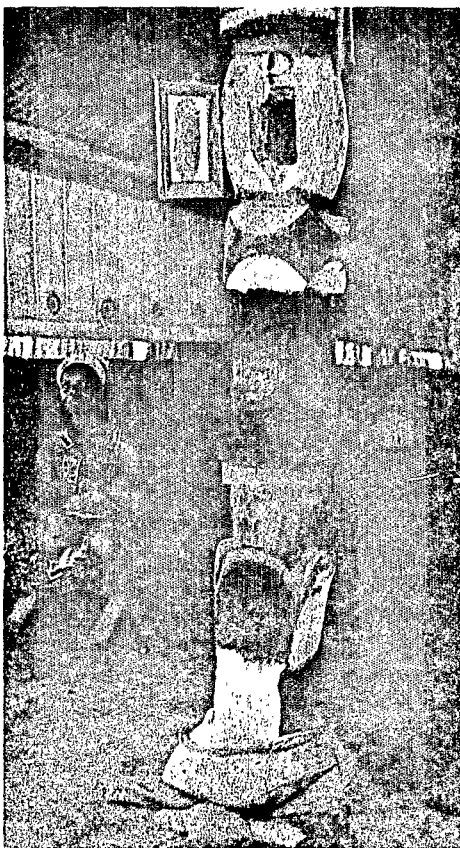


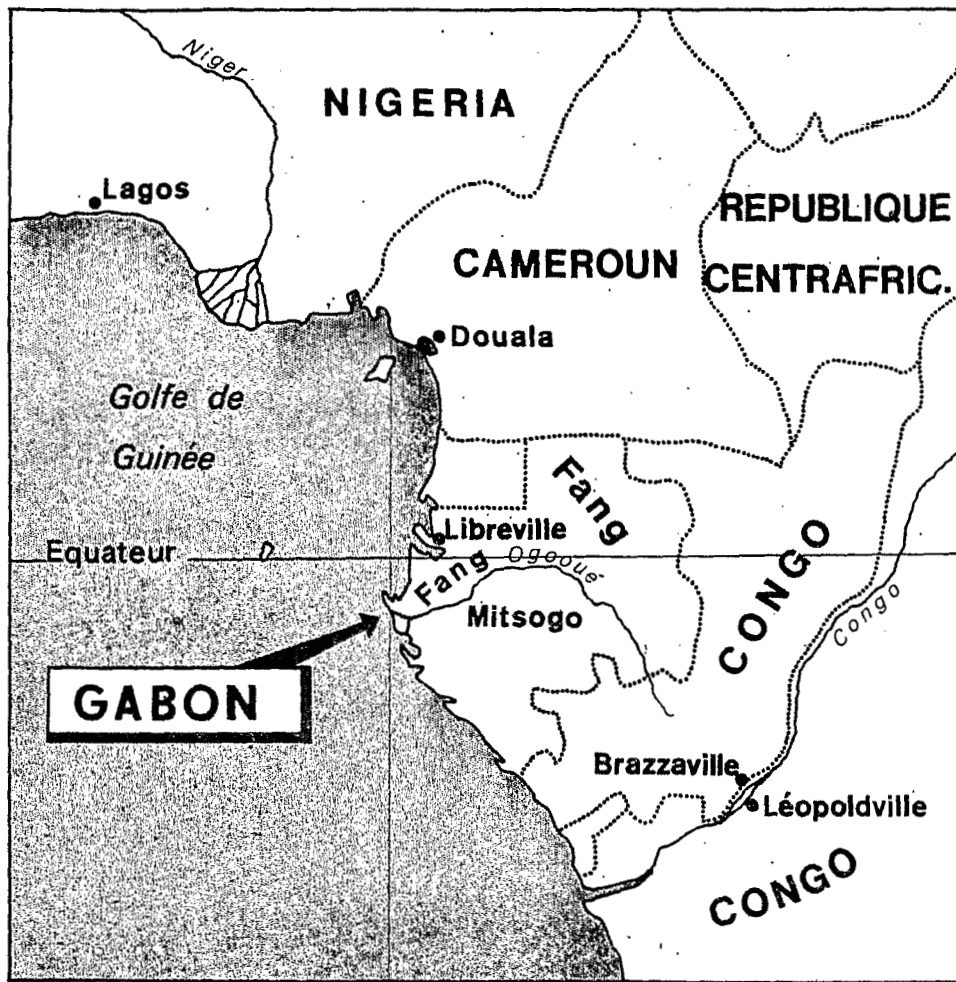
Messager du divin le serpent

Cet exemple de retranchement de la société humaine est extrême, bien qu'il souligne le danger ; d'ordinaire on s'accorde sur un minimum de croyances et l'art reste un moyen d'expression général. L'observateur est étonné de rencontrer une telle homogénéité des symboles.

Symbolisme des couleurs d'abord, le blanc représente le principe masculin, le rouge le principe féminin. L'arc-en-ciel est le pont construit entre Dieu et les hommes ou, comme dans beaucoup de mythologies africaines, le serpent, messager du divin. Le noir ou le bleu sont assez souvent la marque des sorciers.

Le poteau principal est le symbole du sexe féminin par lequel les hommes sont engendrés à la vie de ce monde puis à la vie du monde futur à travers la mort. Le feu symbolise à la fois la lumière de la connaissance et la chaleur de Dieu. Des objets divers évoquent un mythe : le soufflet de forge grâce auquel Dieu a créé le monde, la tortue sur laquelle il siégeait, les caméléons ou les lézards qui poussent du nez la boule du tonnerre, le perroquet, la pirogue qui amène les âmes en ce monde et les ramène dans l'autre, etc.





rences nous paraissent parfois infimes : rythmes, musique, danse expliquent davantage d'hérésies que l'évolution des dogmes.

Volonté orgueilleuse connaissance suprême

Une grande tolérance vient heureusement compenser cette prolifération. Les dirigeants sont connus de tous les fidèles, même s'il appartiennent à des rites différents. Ils sont vénérés et on les salue de façon à pouvoir capter leur bénédiction. La division tribale n'est pas une limite : les Fangs reconnaissent ce qu'ils doivent aux Mitsogos, mais ils estiment avoir fait grandement évoluer la religion : « Les Mitsogos, disent-ils, mangent une poignée d'*iboga*. Nous, nous en mangeons sans arrêt pendant des nuits entières, aussi avon-nous des visions plus profondes. »

Volonté orgueilleuse de percer le mystère de l'au-delà, croyance magique qu'il est possible par un « truc » de parvenir à la connaissance suprême, le bwiti avec sa drogue est aussi une tentative pour fuir angoisses et tristesses. La maladie amène beaucoup de recrues à l'*iboga*, par l'intermédiaire de l'ombwiri, culte analogue au bwiti, mais à but uniquement thérapeutique. Des hommes et des femmes mangent l'*iboga* pour chercher une solution à des difficultés familiales (querelles, divorces, fugues) ou économiques. Le complexe d'infériorité de l'homme de couleur est toujours présent, non seulement dans les affabulations individuelles, mais même dans les mythes collectifs. La noirceur de l'âme : le Noir est supposé descendre de Cham ou de Caïn ; il a quelque espoir de devenir Blanc dans une autre vie, etc.

On devine aussi l'angoisse qui saisit un peuple qui n'arrive plus à réunir en faisceau les bribes subsistantes de sa culture traditionnelle. Pour les sauver de la ruine, il réutilise, en les modifiant, croyances et légendes. Certains inventent des mythes compliqués où l'on voit plantes, animaux, parties du corps présentés comme des parties du macrocosme divin et retrouvant là une signification. Le besoin d'une civilisation cohérente et intégrée est profond, et nous l'éprouvons aussi. Mais quel espoir fonder sur une tentative basée sur la confusion entre le rêve et la réalité.

JACQUES BINET

L'architecture reflète la pensée. Les temples répondent à certaines normes : une pièce fermée au fond sert de sacristie, de lieu de méditations secrètes ; de là, on entre par deux portes dans la nef principale et l'on trouve l'estrade de la cithare et de l'orchestre, plus bas, de l'autre côté d'une barrière (imitée, vraisemblablement, de la table de communion), le feu central. Sur les côtés, deux portes permettent d'accéder en général à deux sacristies : une pour les hommes, une pour les femmes. Plus bas dans la nef, un endroit consacré par un rond de vannerie pendu au plafond marqué le lieu où il faut se placer pour que la prière pénètre dans l'autre monde, une sorte d'*omphalos*. Le poteau principal, souvent sculpté, gravé ou peint, vient ensuite, il délimite deux entrées sous l'auvent. Ce plan rectangulaire est interprété comme figurant un homme couché sur le dos. Rencontre singulière avec le symbolisme du Moyen Age.

Poussière de chapelles et de sectes

La peinture et la sculpture sont représentées par des œuvres diverses : fresques sur les murs, dessins sur papier représentant des esprits ou des sujets religieux (statues de *Nyingone*, cithares ornées de sculptures).

Prenant l'homme tout entier, le bwiti s'accommode mal des liens sociaux préexistants : même s'il n'y a pas d'hos-

tilité, on constate un désintéressement pour les autres questions. Cela m'a paru évident lorsque j'essayais de faire parler des prêtres sur des sujets non religieux. Ils écoutaient poliment et ne répon-daient guère.

Dans ce pays d'habitat dispersé, les maisons s'égrènent au long de la route, famille par famille. Les grandes familles patriarcales ne sont plus qu'un souvenir et un regret, et chaque homme mûr veut créer son propre village avec ses femmes et ses enfants. Le bwiti ne serait-il pas un lien nouveau destiné à consolider ces groupes précaires ? Pourtant le culte n'est pas limité à la parenté : des voisins, des étrangers y participent. Mais jamais, tant est grande l'anarchie, tout un village d'une centaine d'habitants ne peut se réunir dans un rite. C'est partout une poussière de chapelles et de sectes.

Une société religieuse cherche à naître : il y a une filiation spirituelle entre l'initié et celui qui lui a fait manger l'*iboga*. Même s'il a changé de rite, il conservera pour son père un certain respect. La hiérarchie est assez vague : au *bandji* se superpose le *kombo*, puis le *nima* ; aucun contrôle, aucune coopération n'est possible puisque tout est à base de révélation individuelle. La mémoire de chaque fondateur de rite reste conservée (dix ou vingt ans tout au moins). Le bwiti voit en effet sans cesse éclore et disparaître des sectes nouvelles. Les diffé-



L'ATTENTION est attirée depuis quelques années sur les religions syncrétistes qui sont nées çà et là. Les fidèles s'efforcent de rassembler dans leurs cultes des idées, dogmes et liturgies venus d'horizons divers. Le fait est particulièrement marqué chez les peuples négro-africains, qui sont avides d'éléments d'une culture nouvelle et que la colonisation a mis en présence de l'Occident. Ici les croyances traditionnelles se mêlent au christianisme, ailleurs c'est l'islam qui s'imprègne de pratiques animistes.

De nombreux syncrétismes ont été décrits dans les deux Congos. Plus au nord, au Gabon, le bwiti a pris une certaine importance. C'était, à l'origine, la religion des tribus du centre et du sud du pays, dans laquelle le culte des ancêtres se mêle à une métaphysique purement africaine. Avec la paix coloniale, les Fangs du Nord, les terribles conquérants pahouins décrits par les explorateurs de 1900, se sont trouvés en contact avec les tribus marquées par le bwiti et ont repensé ce culte à leur

Rencontre de l'Occident et de la tradition africaine dans une religion syncrétiste : le culte des ancêtres s'y mêle à une métaphysique purement africaine, mais les rites sont marqués par le catholicisme, c'est le bwiti des Fangs, que Jacques Binot étudie ici. Christian Valbert raconte à nos lecteurs son initiation au culte mystérieux.

manière. Certes, l'étude des sources, dans les montagnes du Gabon central, est indispensable à une connaissance de cette religion, mais le bwiti des Fangs est profondément acculturé. Il est marqué dans ses rites et dans ses croyances par le catholicisme, déjà ancien au Gabon. Il est marqué aussi par cette volonté de dépasser les limites qui caractérise les Fangs, par leur individualisme forcené. Il y a en effet de nombreuses sectes. C'est à l'une d'elles qu'a été initié Christian Valbert dont nous lirons plus loin le récit. Parmi les Fangs, le bwiti est surtout répandu dans la région de Libreville, mais il se diffuse vers le nord. Il est impossible d'avancer des chiffres précis, mais on peut parler de 20 ou 30 000 adeptes. Mais le mot « adepte » décrit mal la fluidité des situations : beaucoup sont en même temps catholiques et se refusent à penser qu'il y ait incompatibilité entre les deux cultes. D'autres voient dans le bwiti un christianisme pour les Noirs.

Le voyageur remarque vite les temples : des cases rectangulaires à auvent

R. 20041, ep 1

158

m: ATLAS, n° 32, mars 1969.
pp. 72-76.